

Le chômage des jeunes en France : une « épreuve » diversement vécue

Par Didier CHABANET

Chercheur à l'IDRAC Lyon et au Laboratoire Triangle de l'Université de Lyon (UMR 5206 du CNRS), et chercheur associé à Sciences Po-CEVIPOF

La sociologie du chômage a depuis longtemps mis en évidence les effets déstructurants et désocialisants de la perte d'emploi. La situation des jeunes chômeurs, aujourd'hui en France, suggère cependant que la multiplicité des expériences vécues ne se résume pas à ce tableau apocalyptique. La réalisation d'une vingtaine d'entretiens semi-directifs approfondis avec des jeunes âgés de 18 à 35 ans, au chômage depuis au moins un an, nous a permis de découvrir la pluralité des manières de faire face à cette épreuve et de lui donner sens. Si certains jeunes perdent confiance, ressentent un fort sentiment d'échec personnel et s'isolent, d'autres au contraire s'accommodent relativement bien de cette situation, développant des formes de sociabilité extra-professionnelle. À travers leurs récits, ont pu être identifiés un petit nombre de facteurs qui permettent de comprendre ces variations, au premier rang desquels l'âge évidemment, mais aussi l'appartenance sociale, le capital culturel, le genre et l'appartenance territoriale.

Introduction

Tout, semble-t-il, a déjà été dit sur l'expérience du chômage. Depuis les travaux pionniers du début des années 1930 sur les chômeurs du petit village de Marienthal, en Autriche (JAHODA et al., 1982 [1933]), la sociologie du chômage n'a en effet eu de cesse de montrer que la perte d'emploi constituait une « épreuve », voire une mort sociale, en se référant d'ailleurs inlassablement à cette enquête (GALLAND et LOUIS, 1981 ; SCHNAPPER, 1981 ; BALAZS, 1983 ; LINHART et al., 2002 ; PAUGAM, 2006). Personne ne pourra nier que le chômage broie des vies, encore moins depuis la crise économique de 2008. Dans cet article, nous voudrions cependant soulever une question simple : ce constat s'impose-t-il aujourd'hui avec la même évidence pour de jeunes chômeurs en France ? Notre réflexion part d'un possible biais de la littérature sur ce sujet puisque, comme le soulignait à juste titre Didier Demazière, si ces travaux ont « alimenté et légitimé une vision sociologique du chômage qui le définit comme une expérience déstabilisante et traumatisante, une catastrophe entraînant humiliation, apathie, anémie, dépression, c'est [...] parce qu'ils s'appuient sur un profil particulier de chômeur : adulte masculin, chef de famille, licencié économique » et qu'ils « constituent le chômage comme un état, plus que comme un processus temporel » (DEMAZIÈRE, 1995, p. 93). Depuis une vingtaine d'années, des recherches ont montré que d'autres manières de vivre le chômage étaient possibles, mais elles sont restées

très rares (SCHEHR, 1999 ; MAURER, 2001). Dans son livre *L'Épreuve du chômage* devenu un classique, Dominique Schnapper avait notamment souligné l'existence d'un « chômage inversé » vécu par une minorité d'individus comme un temps pour soi permettant, hors du travail, de réaliser ce qu'une activité professionnelle à temps plein empêche de faire (SCHNAPPER, 1981). Dans une réédition parue treize ans plus tard, l'auteur s'interrogeait pourtant pour savoir si une telle expérience serait toujours possible, compte tenu de la centralité de la valeur travail.

Il est remarquable que l'expérience du chômage des jeunes soit en tant que telle presque totalement absente de ces analyses⁽¹⁾, comme si rien ne distinguait leur situation de celle des autres catégories de chômeurs, et en particulier de chômeurs plus âgés. Notre hypothèse de départ est au contraire que l'expérience qu'ils font de cette situation est relativement spécifique et qu'elle ne se résume pas au tableau que la sociologie du chômage dépeint. Si le chômage est en général un facteur d'isolement qui nuit au lien social, il peut aussi être vécu de façon moins dramatique par des individus qui ont passé peu de temps (voire pas du tout de temps) sur le marché du travail. On peut supposer que parce qu'il s'agit de jeunes chômeurs, les processus de désocialisation auxquels ils sont exposés

⁽¹⁾ Le livre de Schehr (1999) est une exception notable, mais son intérêt est limité du fait de la faiblesse du travail d'enquête effectué, qui repose sur quatre entretiens seulement.

sont moins sévères. La mise en place de dispositifs de plus en plus individualisés d'accompagnement du chômage à destination en particulier des jeunes chômeurs, semble renforcer cette intuition puisque de telles mesures visent à soutenir ces derniers jusqu'à ce qu'ils réintègrent le marché du travail. Par ailleurs, compte tenu de leur jeune âge, il est probable que les réseaux familiaux les protègent et atténuent les effets négatifs de la perte d'emploi. Enfin, le fait que le chômage des jeunes soit depuis plusieurs décennies un phénomène de masse peut amener ceux-ci à se sentir moins stigmatisés et à se défaire d'un éventuel sentiment de culpabilité. Bref, plusieurs raisons incitent à penser que les expériences de chômage vécues par des jeunes en France se démarquent au moins partiellement de celles des chômeurs de Marienthal.

Données et méthode

Les données sur lesquelles nous fondons notre analyse proviennent de 30 entretiens approfondis réalisés à Lyon auprès de jeunes âgés de 18 à 34 ans et inscrits au chômage depuis plus d'un an⁽²⁾. Le travail de terrain a été effectué en deux temps, tout d'abord de février 2010 à avril 2011, puis de septembre 2014 à juin 2015⁽³⁾. Pour solliciter un rendez-vous avec ces jeunes chômeurs, nous nous sommes rendus devant des agences de Pôle-emploi. Nous avons demandé à ceux qui avaient accepté de répondre à nos questions de nous donner les coordonnées d'un ou de plusieurs autres jeunes chômeurs parmi leurs connaissances. Suivant le principe de la boule de neige, nous avons pris contact avec ces personnes, et ainsi de suite, en prenant soin de sélectionner des personnes d'âges, de niveaux d'éducation, de milieux sociaux et de situations familiales différents. Les entretiens, de type semi-directifs et d'une durée variant de 30 minutes à 2 heures, ont été réalisés le plus souvent dans un café, et plus rarement au domicile du chômeur. Tous ces entretiens débutent par la consigne suivante : « Pourriez-vous décrire votre vie au quotidien depuis que vous êtes au chômage ? » Certaines limites de notre démarche doivent être soulignées. Il aurait en effet fallu interroger plusieurs fois et plus longuement nos interlocuteurs pour pouvoir discuter plus en avant de certains éléments – en particulier de leur histoire personnelle dans la longue durée. Cela étant, nous disposons d'une masse considérable d'informations qui nous permettent de connaître (à grands traits) l'expérience du chômage, telle qu'elle est subjectivement vécue par les jeunes chômeurs que nous avons interviewés.

Pour une majorité d'entre eux, l'expérience du chômage est d'abord façonnée par les interactions qu'ils ont avec

⁽²⁾ Dans cette note de recherche, nous n'utilisons que quelques-uns de ces entretiens, pour illustrer nos propos (voir la liste donnée en annexe).

⁽³⁾ Ces phases correspondent à des activités menées dans deux programmes de recherche européens distincts, respectivement Younex (*Youth Unemployment and Exclusion in Europe*, voir : <http://www.younex.unige.ch/>) et Livewhat (*Living with Hard Times: How European Citizens Deal with Economic Crises and Their Social and Political Consequences*, voir : <http://www.livewhat.unige.ch/>).

Pôle-emploi. De récentes comparaisons internationales ont montré que le système mis en place en France était particulièrement normatif (DEMAZIÈRE et al., 2013), au sens où il entend contraindre le chômeur à adopter une conduite dont l'unique objectif est de lui permettre d'occuper un travail salarié. Ce modèle de l'« insertion encadrée » est d'autant plus prégnant que la société ne peut se résoudre à voir de jeunes chômeurs durablement écartés du marché du travail, contrairement à certains chômeurs âgés qu'elle accompagne dans certains cas vers la retraite. Un des effets de ce dispositif est qu'il individualise le traitement des jeunes chômeurs, tout en les responsabilisant.

Nos entretiens soulignent que les jeunes chômeurs ne réagissent pas de la même manière à cette injonction au retour à l'emploi.

Dans un premier temps, nous verrons que certains se conforment à ce modèle normatif – soit qu'ils croient encore en leur possibilité de réintégrer le marché du travail, soit qu'ils s'orientent vers d'autres priorités et se replient sur la sphère privée.

Dans un deuxième temps, nous montrerons que d'autres jeunes ont au contraire perdu confiance ou courage et qu'ils éprouvent un sentiment d'échec personnel. Ils développent alors souvent des adaptations stratégiques, par exemple en s'investissant de moins en moins dans la recherche d'un emploi ou en revoyant leurs ambitions professionnelles à la baisse.

Dans un troisième temps, nous analyserons la situation de ceux pour qui la question du travail est pour ainsi dire mise à distance de leur identité personnelle, ce qui leur permet de s'accommoder relativement facilement du chômage.

Dans un quatrième temps, nous nous intéresserons à deux façons différentes qu'ont les jeunes chômeurs « d'organiser leurs journées », de manière à illustrer la pluralité des expériences vécues.

À travers les récits et les représentations individuelles, un petit nombre de variables structurantes émergent, au premier rang desquelles on trouve l'âge, évidemment, mais aussi l'appartenance sociale, le capital culturel, le genre ou encore les effets de socialisation liés au territoire.

Nous discuterons ces différents éléments dans notre conclusion.

Entre adhésion et conformité de façade

L'exigence que fait peser Pôle-emploi sur les jeunes chômeurs semble convenir à certains d'entre eux. Ainsi, elle ne pose pas de problème à ceux qui ont suffisamment confiance en leurs capacités. Même s'ils sont au chômage depuis plus d'un an, leurs propos ne traduisent aucun découragement particulier. Issus de milieux sociaux très différents, ils pensent que leurs efforts et leur persévérance leur permettront à terme de retrouver un emploi, même si la conjoncture écono-

mique est difficile. Ils continuent donc d'adhérer aux conseils et au discours de Pôle-emploi :

Fanny : « *Bien sûr, que j'y crois ! Je fais tout pour retrouver du travail et je me dis que ça va payer : il faut de la persévérance, garder la foi... parce, que sans ça... et ne rien laisser au hasard : y'a forcément une porte qui va s'ouvrir !...* ».

Même s'il n'est pas vécu de façon heureuse, le chômage de longue durée ne se traduit donc pas forcément par une perte de sens et un effondrement psychologique. Ce sont souvent les jeunes issus d'un milieu plutôt favorisé, dans lequel les notions de volonté ou de réussite personnelle sont généralement valorisées, qui semblent porter ces valeurs et les réinvestir dans leur situation de chômeur. Ce sont les mêmes qui se réapproprient le plus facilement les discours véhiculés par les institutions qui accompagnent le chômeur – l'on pense à l'insistance sur l'« initiative » et l'« autonomie » – parce que ces discours font écho à des éléments de socialisation déjà éprouvés dans la sphère familiale ou à l'école (THALINEAU, 2009). Leurs valeurs peuvent ainsi être mises au service de la recherche d'emploi, donnant un sens à leurs efforts et laissant entrevoir une issue positive :

Enzo : « *Quand tu es au chômage, la base, c'est de compter [avant tout] sur soi : c'est un truc que personne ne peut t'enlever... Je [ne] suis pas tout seul au monde, et les chômeurs ont besoin d'être formés, conseillés...* ».

Mais la démarche, l'énergie, ça part de toi ! [comme] l'envie, le fait de pas renoncer... ».

À l'inverse, le discours de Pôle-emploi semble « glisser » sur certains jeunes qui concentrent leurs attentes quasi exclusivement sur la sphère privée. Ces représentations sont fortement sexuées puisque l'on ne les retrouve que dans les récits de jeunes femmes issues de milieux populaires et pourvues d'un capital culturel limité. Pour celles-ci, le chômage n'est pas un drame puisqu'elles aspirent avant tout à fonder une famille. Dans ce cas, c'est la volonté de se consacrer pleinement à l'espace domestique qui est mise en avant :

Laura : « *Dans cinq ans, j'aurai déjà mon bébé... Mariée ? Pourquoi pas ?... Je suis pour le mariage, donc : je veux bien [...]. J'aurai mon enfant et... je veux l'élever [...] [et] m'occuper, aussi, de mon mari... et de la maison... ».*

De même, on perçoit dans certains entretiens comme un renoncement à des attentes ou à des ambitions pourtant banales que la plupart des autres chômeurs peuvent exprimer. Il s'agit souvent de jeunes femmes culturellement démunies qui décrivent une vie monotone dans laquelle il ne se passe pas grand-chose, mais sans pour autant faire état d'une insatisfaction particulière. Âgée de 19 ans, Élodie vit chez sa mère. Elle n'est submergée ni par le vide ni par l'angoisse du lendemain, puisqu'elle n'en attend pas grand-chose



Photo © Sébastien Rabany/PHOTONONSTOP

Stand de Pôle-emploi lors d'un Forum de l'alternance, Paris.

« Pour une majorité de jeunes chômeurs, l'expérience du chômage est d'abord façonnée par les interactions qu'ils ont avec Pôle-emploi. »

et que ses conditions d'existence la préservent de la grande précarité. Elle exprime simplement une sorte de non-investissement dans le monde qui l'entoure. Elle ne « reproche rien à personne », « ne sait pas de quoi demain sera fait », « a du mal à se projeter », « fait ce qu'il faut pour trouver du travail », elle n'en n'a pas, mais elle « ne sait pas vraiment pourquoi ».

Entre sentiment d'échec et adaptation stratégique

Pour d'autres jeunes au chômage, en revanche, le décalage entre ce que Pôle-emploi attend d'eux et leur incapacité à trouver un travail est difficile à supporter. Certains entretiens regorgent de passages décrivant le « sentiment d'inutilité », le « découragement », la « gêne », voire la « honte » que ressentent les demandeurs d'emploi. La prise en charge du chômeur vise en effet à en faire un acteur efficace et performant, alors que, bien souvent, il ne l'est pas. Du coup, « les chômeurs sont non seulement soumis à l'injonction de chercher ce que l'on ne leur permet pas de trouver, mais ils se voient également reprocher de ne pas réussir à atteindre cet objectif indépassable » (MOREL-JAYLE, 2000, pp.196-197). Alors qu'ils auraient besoin de se confier, d'être rassurés et de pouvoir faire part de leurs doutes, beaucoup de jeunes chômeurs ont le sentiment d'être assignés à un rôle – celui d'un individu dont l'existence entière doit être consacrée à la recherche d'un emploi –, qu'ils ne peuvent assumer. Les rares moments (en stage ou en formation) où ils se sont trouvés durablement au contact d'autres chômeurs (ce qui les a aidés à donner une dimension collective à leur expérience) sont d'ailleurs fortement valorisés :

Ismène : « Tu ne peux pas t'empêcher de te demander ce que tu as fait (ou pas fait) pour en arriver là... À chaque fois que j'ai pu discuter de ça avec d'autres chômeurs, ça m'a fait du bien, parce que tu te rends compte que tes problèmes, c'est aussi ceux de beaucoup de gens... ».

Plus l'identification au monde professionnel est forte, et plus le sentiment d'échec et la perte de confiance en soi semblent importants. C'est le cas, notamment, de jeunes issus de milieux ouvriers :

Karim : « Le travail, c'est un peu une religion. Être honnête, gagner sa vie, fonder une famille... Moi, j'ai été éduqué comme ça : mes parents, mon père, c'est ce qu'ils m'ont appris. Alors, quand tu restes au chômage pendant des mois, que tu trouves rien..., bien sûr, tu galères financièrement, mais c'est aussi que t'es pas digne de ce que tes parents ont fait pour toi... ».

Pour réduire cette dissonance, certains jeunes en viennent, avec le temps, à limiter leurs ambitions professionnelles :

Maxime : « Quel type de travail j'accepterais ? Du ménage, de la manutention, de la plonge... : n'importe quoi. De la restauration rapide... : je prends tout ! [...] ».

Je vais pas faire le difficile, après 15 mois de chômage... »

Il ne s'agit plus, comme c'était le cas au début du chômage, de trouver un travail correspondant à sa formation ou à ses envies, mais bien d'occuper un emploi coûte que coûte afin d'échapper à la perte d'estime de soi et à la honte que l'on peut éprouver.

Entre mise à distance du travail et pression familiale

L'expérience du chômage se pose en des termes différents pour ceux qui s'identifient moins au travail. On trouve parfois ce profil chez des jeunes sans emploi qui ont été marqués par le chômage de l'un ou de plusieurs de leurs proches. Dans certains milieux défavorisés, le non emploi, l'emploi précaire ou l'emploi intermittent sont des phénomènes quasi générationnels. Le chômage est vécu par eux comme une expérience normale, qui n'a donc pas de caractère particulièrement traumatisant ou stigmatisant – en tout cas au sein de la sphère familiale. Une situation qui les distingue radicalement des jeunes chômeurs issus des milieux ouvriers, qui restent fortement structurés par le travail :

Alain : « Mon frère et ma mère sont au chômage... Y'a plus de travail pour tout le monde... Moi, je me suis inscrit au chômage je ne sais pas combien de fois. Mon frère aussi... Ma mère, un peu moins..., mais c'est parce qu'elle ne cherche pas tout le temps. On se serre les coudes... ».

Pour d'autres, le travail répond avant tout à une obligation alimentaire : on travaille pour toucher un salaire, et « parce qu'il faut bien faire quelque chose ». Pour de jeunes travailleurs manuels, qui ont exercé des métiers pénibles, le travail peut même s'assimiler à une corvée. Le rapport au travail est alors instrumental et le chômage reste tolérable tant que les indemnités perçues permettent de vivre correctement. Il est nécessaire, à terme, de retravailler, mais l'emploi est davantage considéré comme un facteur d'aliénation que comme une source d'épanouissement, et donc d'identification.

Thibaud : « J'ai accumulé les petits boulots : caissier dans un supermarché, distributeur de journaux, manard dans différentes entreprises, déménageur..., plein de trucs durs physiquement. Donc, le chômage, c'est peut-être pas Byzance..., mais ça a aussi ses bons côtés... ».

Certains jeunes paraissent même s'accommoder de la précarité, du chômage ou de petits boulots. Ils semblent avoir fait le choix d'une vie modeste, sans être misérable, mais qui leur procure des satisfactions auxquelles ils tiennent par-dessus tout : la liberté d'horaires, la possibilité d'exercer (ou non) une activité professionnelle et un fort sentiment d'indépendance. Charlie est sans emploi régulier depuis plusieurs années et s'inscrit en intérim de temps en temps. Il travaille régulièrement au noir. Ses compétences en

mécanique lui permettent de réparer les véhicules de ses voisins, ce qui lui procure un revenu d'appoint. Aucun stigmate, aucune gêne, aucune honte ne transparaissent dans ses propos. Charlie n'idéalise pas sa situation : il est capable d'en apprécier les avantages comme les inconvénients, mais il n'envisage pas d'exercer un emploi stable comparable à celui qu'il a occupé pendant quelques années dans un garage. Son profil correspond assez bien à celui de ces anciens salariés qui, souvent, ont occupé des emplois subalternes et qui, à tout prendre, préfèrent évoluer dans un cadre informel dont ils supportent mieux les contraintes spécifiques (LAÉ, 1989). Ce n'est pas le travail en tant que tel qui leur fait peur, mais plutôt le fait de devoir se plier à un mode d'organisation collective (DEMAZIÈRE, 1992, p. 355).

Ce type de comportement s'inscrit souvent dans des logiques territoriales spécifiques. Dans le quartier où Charlie habite, le chômage fait depuis longtemps des ravages et la débrouillardise est devenue une règle de vie. En ce sens, le territoire est une variable importante dans la façon dont l'expérience du chômage est vécue. Quand le non-emploi est presque devenu une norme, le stigmate s'efface et le chômeur peut retrouver une place dans un espace – il peut s'agir d'une rue, d'une barre d'immeuble ou de n'importe quelle autre micro-

société – où le travail a depuis longtemps perdu de sa centralité :

« Ça fait quelques années que je me débrouille... : je dépanne, je donne des coups de main à mes voisins, je rends service, au black... J'ai ma petite clientèle dans le quartier [rires], les gens me connaissent et (je crois) m'apprécient : ils viennent souvent me voir. Est-ce que c'est pire que de travailler 8 heures par jour pour un salaire de misère ? J'ai moins de contraintes... ».

Cette relative harmonie entre l'identité personnelle et l'identité du quartier contraste avec ce qu'il peut ressentir au contact des institutions sociales, dont le discours accentue sans cesse le décalage entre sa situation objective et ce que la société globale attend de lui.

Mais des jeunes issus des classes moyennes ayant fait des études supérieures, dotés de ressources sociales et cognitives importantes font aussi preuve d'un certain détachement par rapport au chômage. De façon générale, les chômeurs que leur niveau de diplôme semblait préserver du non emploi, en tout cas sur une longue période, n'ont pas été forcément très inquiets lorsqu'ils se sont retrouvés dans cette situation. Soutenus par leur famille, habitant encore parfois chez leurs parents, confiants en l'avenir, ils ont profité de leurs premières semaines de chômage



Photo © Ulf Buschmann/ARTOTHEK-LA COLLECTION

« Quand le non-emploi est presque devenu une norme, le stigmate s'efface et le chômeur peut retrouver une place dans un espace – il peut s'agir d'une rue, d'une barre d'immeuble ou de n'importe quelle autre microsociété – où le travail a depuis longtemps perdu de sa centralité. »

pour s'occuper d'eux, se reposer, renouer des liens sociaux ou amicaux qu'ils avaient quelque peu délaissés faute de temps :

Julien : « *Au début, on se dit que ça va pas durer..., alors on voit les choses du bon côté : on en profite, on a du temps, on est disponible...* ».

Pourtant, assez vite, dès lors que l'obtention d'un emploi s'avère plus difficile que prévue, la pression de l'entourage familial peut se faire sentir. Beaucoup d'entretiens attestent d'une incompréhension presque générationnelle entre, d'un côté, des jeunes qui, nés dans un contexte de chômage de masse, considèrent qu'il s'agit d'un problème systémique et, de l'autre, des parents qui n'ont jamais été au chômage et ne comprennent donc pas que leur enfant puisse en être la victime (ce qui ne les empêche pas, le cas échéant, de le soutenir matériellement). Ces jeunes ne se considèrent pas comme responsables de leur chômage, ils n'éprouvent donc pas de sentiment d'échec personnel. Mais ils se trouvent en porte-à-faux à la fois avec le service public de l'emploi et avec leur milieu social d'origine. Avec le temps, certains opèrent une dissociation entre leur « rôle » de chômeur et leur identité propre, qu'ils construisent en dehors du monde du travail (au travers de relations amicales, de passions ou d'activités personnelles). Ils se conforment à ce que leur environnement affectif et institutionnel attend d'eux sans beaucoup de conviction, en ayant pour objectif principal ne pas perdre leurs droits à indemnisation :

Romarcic : « *J'ai des contacts, on va dire... très sympathiques avec Pôle-emploi, mais en sachant que, quand je suis convoqué, j'y vais parce que je suis tenu d'y aller... Mais j'attends rien d'eux : j'ai pas l'impression qu'ils servent à quelque chose...* ».

Paradoxalement, par un cheminement différent, ces jeunes chômeurs issus de milieux relativement privilégiés en arrivent à adopter des comportements de conformité et d'adaptation similaires à ceux de chômeurs issus de milieux populaires.

Tout un programme : organiser ses journées !

Pour la plupart des jeunes au chômage, la gestion du temps semble être une préoccupation constante, à un tel point que l'expression « organiser ses journées » revient comme un leitmotiv dans nos entretiens. Elle traduit cependant deux manières radicalement différentes de vivre le chômage. Cette diversité de situations renvoie à la question du capital culturel plus ou moins élevé des individus, mais aussi à celle de leur identité sociale. Un premier cas de figure est celui de jeunes ayant fait des études courtes, peu ouverts sur le monde et dont les centres d'intérêt sont liés à la sphère du travail. Sans emploi, ils luttent contre une sorte d'engourdissement et tentent de rythmer leurs journées dans une lutte mal engagée contre le « chômage total » caractérisé par le sentiment d'ennui, l'isolement et la dépréciation de soi (SCHNAPPER, 1981). On devine que leurs efforts pour remplir leurs

journées leur coûtent et qu'ils ressentent un début de découragement. Progressivement, leurs activités sont tournées vers l'espace domestique et correspondent à un rétrécissement de leurs relations sociales :

« *Ne pas se lever à midi... sortir de chez soi... s'habiller, faire un peu d'exercice... rencontrer quelqu'un, au moins une fois dans la journée, etc.* » deviennent des objectifs en eux-mêmes [extraits de plusieurs entretiens].

Dans un deuxième cas de figure, ce sont les activités personnelles qui prennent une place importante dans l'emploi du temps. Beaucoup de jeunes chômeurs décrivent dans leurs récits des occupations, des hobbies ou des loisirs privés. À l'évidence, le chômage n'entraîne pas toujours une mort sociale. Plus rarement, des formes d'engagement civique ou politique sont évoquées. On sait que les chômeurs votent peu (PIERRU, 2005) et que leur participation à la vie associative est plus faible que celle des personnes ayant un emploi stable (PAUGAM, 2006, p. 22). Dans nos entretiens, une jeune chômeuse fait pourtant exception. Issue d'un milieu politisé, fortement engagée pour la cause féministe, militante de longue date dans des réseaux d'extrême gauche, elle se bat pour un « changement de société ». Ses convictions politiques sont bien antérieures à sa perte d'emploi, qui n'a fait que renforcer sa volonté de lutter collectivement :

Adeline : « *Pour moi, il est évident que le chômage a des causes politiques profondes, celles d'un système qui exploite les travailleurs et rémunère le capital. Les racines du chômage, elles sont là !...* ».

Dans ses propos, aucun signe de culpabilité ou de découragement ne transparait. Sa combativité militante donne sens à son expérience du chômage (POCHIC et BORY, 2014), elle lui permet de conserver des liens sociaux importants, en dehors de la sphère du travail, et confère une signification collective à son existence.

Parfois, le nombre de tâches à accomplir est tel qu'il demande une réelle rationalisation du temps. Cette situation est particulièrement flagrante pour les mères célibataires qui, même sans emploi, semblent très occupées et ne se plaignent pas d'un manque de relations sociales :

Laure : « *J'ai des journées bien remplies, avec mon fils [8 mois]. Je m'occupe de lui, faut lui faire à manger, les promenades, veiller à ce qu'il ne manque de rien ... Pendant ses siestes, je "fais" les offres d'emploi, je travaille mon anglais, parce que je sais que c'est important... [Faut aussi] s'occuper de la maison, faire les courses... Je vais souvent chez mes parents, qui habitent pas bien loin [...], voir des copines... J'ai pas mal de choses à faire, finalement...* ».

Relativement routinier, leur mode de vie fait néanmoins sens puisqu'il leur permet d'élever dans des conditions correctes un enfant en bas âge et qu'il correspond à une identité sociale – celle de mère – éminemment structurante. Cet exemple montre simplement que les existences des individus ne sont pas toujours orientées exclusivement vers le travail.

Discussion conclusive

L'expérience du chômage des jeunes ne se laisse pas saisir de façon univoque. Nos résultats montrent qu'elle ne se limite pas à la vision apocalyptique que la sociologie a eu tendance à en donner depuis les travaux sur les chômeurs de Marienthal. Pour comprendre le vécu des jeunes chômeurs aujourd'hui en France, il est nécessaire de partir du cadre institutionnel qui les accompagne, souvent à marche forcée, dans leur recherche d'emploi. L'injonction qui leur est faite est perçue de manière différente en fonction des caractéristiques et des ressources sociales, culturelles et cognitives de chacun.

Un premier groupe de jeunes chômeurs oscille entre adhésion au discours de Pôle-emploi et conformité de façade. En son sein, il faut distinguer entre, d'un côté, des jeunes généralement issus de classes moyennes, qui mobilisent leur capital confiance pour faire face à la pression qui s'exerce sur eux et, de l'autre, des jeunes femmes sans grand bagage culturel qui se projettent essentiellement sur la sphère privée et qui ne sont donc pas très affectées par l'absence d'emploi. Malgré des profils sociologiques très contrastés, aucun ne se trouve réellement dévasté, anéanti ou désocialisé par le chômage.

Ce n'est pas le cas pour les membres d'un deuxième groupe constitué de chômeurs qui éprouvent un fort sentiment d'échec personnel. Provenant de milieux ouvriers, mais aussi de classes sociales plus favorisées, ils ont pour point commun de s'identifier étroitement aux valeurs du travail et de se trouver déstabilisés par leur période de chômage. Pour se protéger des souffrances que cette situation induit, ils ont tendance à réduire leurs ambitions professionnelles dans l'espoir de trouver un emploi au plus vite. C'est parmi ces jeunes que le chômage fait le plus de dégâts, puisque sans travail l'estime de soi s'estompe.

Pour un troisième groupe, au contraire, l'expérience du chômage est banalisée et dé-stigmatisée, de sorte que le jeune sans travail s'accommode de sa situation. Ce scénario se développe notamment dans des milieux défavorisés impactés par la crise économique, dans lesquels la valeur travail a perdu de sa centralité et où le chômage est presque devenu une norme. Il s'inscrit souvent dans des dynamiques territoriales où se concentre le chômage de masse. Mais cette mise à distance du chômage est aussi le fait de jeunes issus des classes moyennes, dont le capital social et les ressources cognitives sont plutôt élevés ; ils tolèrent assez bien l'absence de travail et n'en ressentent guère les effets désocialisants. Pour eux, la difficulté majeure provient de l'entourage – en particulier des parents, qui projettent souvent sur eux des ambitions professionnelles élevées. Dans ce cas de figure, le chômage pose problème, non pas tant en raison de ses implications psychologiques ou sociales sur le jeune lui-même, qu'en raison des tensions qu'il crée au sein de la sphère familiale. De ce point de vue, l'hypothèse (que nous formulons en introduction) selon laquelle la famille protège le jeune chômeur doit sans doute être nuancée.

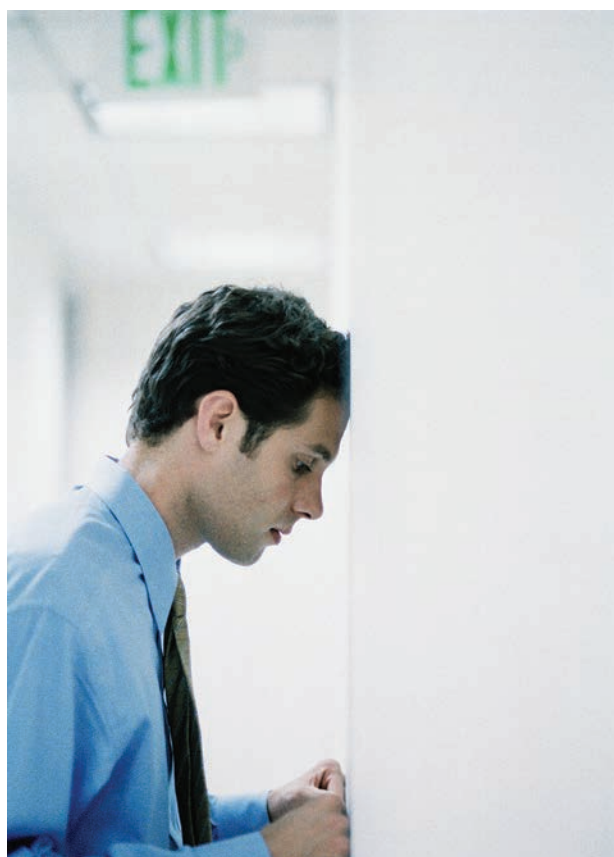


Photo © Bill Varier/FLIRT-PHOTONONSTOP

« Certains entretiens regorgent de passages décrivant "le sentiment d'inutilité", "le découragement", "la gêne" voire "la honte" que ressentent les demandeurs d'emploi. »

La diversité de ces vécus se retrouve dans la façon dont les jeunes organisent leur journée. Ceux dont le capital social est faible luttent souvent contre l'ennui et le découragement en tentant de remplir un emploi du temps dépourvu de tout lien social véritable. Mais ceux qui ont développé des centres d'intérêt forts en dehors du travail peuvent les réinvestir en période de chômage, leur permettant de continuer à donner un sens à leur existence. Le cas des jeunes mères célibataires nous rappelle, par ailleurs, qu'il est possible d'endosser des rôles sociaux autres que celui de travailleur. Le chômage reste largement subi, mais il n'est pas automatiquement synonyme de solitude ou de drame personnel. Au final, l'hétérogénéité de ces expériences dessine un tableau substantiellement différent de celui des chômeurs de Marienthal, et elle nous invite à jeter un regard plus distancié sur les effets délétères du non emploi, en tous les cas sur une population jeune.

Bibliographie

DEMAZIÈRE (Didier) et al., *Être chômeur à Paris, São Paulo, Tokyo*, Paris, Science Po, 2013, 351 p.

DEMAZIÈRE (Didier), « La Négociation des identités des chômeurs de longue durée », *Revue française de sociologie*, 33(3), 1992, pp. 335-363.

DEMAZIÈRE (Didier), *La Sociologie du chômage*, Paris, La Découverte, 1995, 128 p.

GALLAND (Olivier) & LOUIS (Marie-Victoire), « Chômage et action collective », *Sociologie du travail*, 2, 1981, pp.173-191.

JAHODA (Marie) et al., *Les Chômeurs de Marienthal*, Paris, Éditions de Minuit, 1982 [1933], 144 p.

LAÉ (Jean-François), *Travailler au noir*, Paris, Métailié, 1989, 227 p.

LINHART (Danièle) et al., *Perte d'emploi, perte de soi*, Paris, Erès, 2009, 190 p.

MAURER (Sophie), *Les Chômeurs en action (décembre 1997- mars 1998)*, Paris, L'Harmattan, 2001, 160 p.

MOREL-JAYLE (Florence), *Gestion psychique du chômage*, thèse de psychologie, Université Lyon 2, 2000, 1248 p.

PAUGAM (Serge), « L'épreuve du chômage : une rupture cumulative des liens sociaux ? », *Revue européenne des sciences sociales*, XLIV-135, 2006, pp. 11-27.

PIERRU (Emmanuel), « Sur quelques faux problèmes et demi-vérités autour des effets électoraux du chômage », in MATONTI (Frédérique) (dir.), *La Démobilisation politique*, Paris, La Dispute, 2005, pp. 177-199.

POCHIC (Sophie) & BORY (Anne), « Expériences de pertes d'emploi : la crise vue d'en bas », *Travail et Emploi*, 138, 2014, pp. 5-18.

SCHNAPPER (Dominique), *L'Épreuve du chômage*, Paris, Gallimard, 1981, 288 p.

SCHEHR (Sébastien), *La Vie quotidienne des jeunes chômeurs*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, 287 p.

THALINEAU (Alain), « L'intimité et l'injonction à l'autonomie dans le travail social de proximité », *Nouvelles pratiques sociales*, 21(2), 2009, pp. 124-136.

Entretiens (extraits)

Adeline : née en 1987, études supérieures, en couple non mariée, père : chauffeur de bus, mère : puéricultrice.

Alain : né en 1995, BEP d'agent d'entretien, célibataire, né de père inconnu, mère au chômage.

Charlie : né en 1982, BEP mécanique, célibataire, père : usineur, mère sans emploi.

Élodie : née en 1989, sans diplôme, célibataire, née de père inconnu, mère : ouvrière.

Enzo : né en 1984, études supérieures, marié, père : ingénieur, mère : institutrice.

Fanny : née en 1992, Bac professionnel, en couple non marié, père décédé, mère : infirmière.

Ismène : née en 1989, sans diplôme, mariée, père : maçon, mère : secrétaire.

Julien : né en 1987, CAP graphisme, célibataire, père : peintre-sculpteur, mère : employée dans une ONG.

Karim : né en 1990, BEP vente, célibataire, père : maçon, mère : femme de ménage.

Laura : née en 1994, BEP coiffure, célibataire, père décédé, mère sans emploi.

Laure : née en 1991, BEP vente, mère célibataire, père : commercial, mère sans emploi.

Maxime : né en 1988, sans diplôme, célibataire, père : étancheur, mère : ouvrière.

Romarcic : né en 1983, niveau Bac, célibataire, père : kinésithérapeute, mère : dentiste.

Thibaud : né en 1988, CAP vente, célibataire, père : employé, mère : caissière.